

Perception des compétences linguistiques chez les jeunes francophones et anglophones : une incidence différenciée de l'environnement linguistique immédiat. Note empirique

Rachid Bagaoui and Simon Laflamme

Number 37, 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012730ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012730ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (print)

1918-7505 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bagaoui, R. & Laflamme, S. (2012). Perception des compétences linguistiques chez les jeunes francophones et anglophones : une incidence différenciée de l'environnement linguistique immédiat. Note empirique. *Revue du Nouvel-Ontario*, (37), 133–158. <https://doi.org/10.7202/1012730ar>

Perception des compétences linguistiques chez les jeunes francophones et anglophones : une incidence différenciée de l'environnement linguistique immédiat.

Note empirique

RACHID BAGAOUI ET SIMON LAFLAMME
Université Laurentienne

Les études sur les minorités linguistiques au Canada posent communément la question de la reproduction, question à laquelle est attachée celle de l'assimilation, phénomène qui se révèle dans des faits qui vont des tendances démographiques aux représentations psychoculturelles, et l'essentiel des travaux porte sur la francophonie hors Québec. Dans ces études, certains chercheurs font valoir l'importance de la densité de la population et des mariages monolingues; ils soutiennent que plus les minoritaires sont nombreux sur un territoire donné, plus il est probable qu'ils s'unissent conjugalement entre eux et qu'ils pérennisent ainsi la collectivité¹. D'autres relati-

¹ Voir, par exemple, Roger Bernard, *De Québécois à Ontariens : la communauté franco-ontarienne*, Hearst, Le Nordir, 1988; Roger Bernard (avec la collaboration de Linda Cardinal, Jean Lapointe et Joseph Yvon Thériault), *Le déclin d'une culture : recherche, analyse et bibliographie : francophonie hors Québec*, Livre I, Ottawa, Fédération des jeunes Canadiens français, 1990; Roger Bernard (avec la collaboration d'Anne Gilbert, Marc E. Lalonde et Martine Tremblay),

visent les effets de telles alliances et de la concentration des minorités; ils mettent en évidence la complexification des déterminants dans les sociétés postindustrielles et attirent l'attention sur des facteurs tels que l'instruction et l'usage des médias². Plusieurs insistent sur le rôle des institutions; ils montrent qu'il est d'autant plus facile pour une population minoritaire de se reproduire que ses membres ont accès à l'ensemble des organismes autour desquels et à travers lesquels se constituent les collectivités³. Dans cet esprit, bon nombre de spécialistes parlent de vitalité culturelle ou linguistique et mettent en relief les manières dont les institutions peuvent favoriser le

Le choc des nombres : dossier statistique sur la francophonie canadienne, 1951-1986, Livre II, Ottawa, Fédération des jeunes Canadiens français, 1990; Roger Bernard, *Un avenir incertain : comportements linguistiques et conscience culturelle des jeunes Canadiens français*, Livre III, Ottawa, Fédération des jeunes Canadiens français, 1991.

² Voir, par exemple, Nicole Corbett, Simon Laflamme et Chris Southcott, « Usages des médias et langue de communication dans la communauté francophone du nord-ouest de l'Ontario », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 33, 2008, p. 69-94; Simon Laflamme, « Alternance linguistique et postmodernité : le cas des jeunes francophones en contexte minoritaire », *Francophonies d'Amérique*, n° 12, 2001, p. 105-112; Simon Laflamme et Rachid Bagaoui, « Les leaders franco-ontariens après l'État providence », *Recherches sociographiques*, vol. 41, n° 2, mai-août 2000, p. 239-269; Simon Laflamme et Donald Dennie (avec la collaboration d'Yvon Gauthier), *L'Ambition démesurée. Enquête sur les aspirations et les représentations des étudiants et des étudiantes francophones du Nord-Est de l'Ontario*, Sudbury, Prise de Parole / Institut franco-ontarien, 1990.

³ Voir, par exemple, Raymond Breton, « Institutional Completeness of Ethnic Communities and the Personal Relations of Immigrants », *American Journal of Sociology*, vol. 10, n° 2, 1964, p. 191-215; Diane Farmer, *Artisans de la modernité. Les centres culturels en Ontario français*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Amérique française », 1996; Joseph Yvon Thériault, « Entre la nation et l'ethnie. Sociologie, société et communautés minoritaires francophones », *Sociologie et sociétés*, vol. 26, n° 1, printemps 1994, p. 15-32.

développement des communautés minoritaires⁴. Toutes ces études, malgré leurs divergences, affirment unanimement cette vérité sociologique selon laquelle l'environnement est déterminant dans l'évolution d'une collectivité. Dans le cas des minorités, cela signifie que les comportements des membres, de même que la structuration de l'ensemble, subissent l'influence de la réalité majoritaire, c'est-à-dire que l'action du groupe et des individus qui le composent ne peut pas ne pas être aussi réaction par rapport aux éléments qui définissent le majoritaire. Seule une sociologie naïve pourrait affirmer le contraire. Mais cette reconnaissance de l'influence de l'environnement n'est déclaration ni de l'impuissance des minorités ni du caractère exclusif de l'effet de la présence du majoritaire. Les populations minoritaires sont capables d'autoreproduction et d'action sur le majoritaire. De même que toute influence qu'elles subissent ne provient pas du côtoiement du majoritaire. On le voit très bien dans le cas des comportements linguistiques.

Si l'influence du majoritaire était telle que sa présence se faisait étroitement sentir, le minoritaire aurait tendance à estimer de façon moindre que ne le fait le majoritaire sa compétence dans sa langue maternelle, ou, inversement, on devrait trouver que les estimations des aptitudes du majoritaire dans sa langue sont supérieures à celles du minoritaire dans la sienne. Par ailleurs, le minoritaire

⁴ Wilfrid B. Denis, « La complétude institutionnelle et la vitalité des communautés francsaskoises en 1992 », *Cahiers francophones de l'Ouest*, vol. 5, n° 2, 1993, p. 253-284; Anne Gilbert, André Langlois, Rodrigue Landry et Edmund Aunger, « L'environnement et la vitalité communautaire des minorités francophones : vers un modèle conceptuel », *Francophonies d'Amérique*, vol. n° 20, 2005, p. 51-62; Rodrigue Landry, « Diagnostic sur la vitalité de la communauté acadienne du Nouveau-Brunswick », *Égalité*, n° 36, automne 1994, p. 11-39.

pourrait tendre soit à s'approprier la langue majoritaire de manière telle qu'il en viendrait à estimer sa compétence dans la langue majoritaire comme le fait le majoritaire lui-même, par effet d'assimilation, ou, à l'opposé, à être plus critique que le majoritaire à l'égard de ses aptitudes dans la langue majoritaire, par effet d'infériorisation. La question se pose de savoir laquelle de ces deux inclinations est empiriquement juste. L'incidence de l'environnement linguistique devrait aussi se manifester fortement en fonction de la langue de communication ou d'exposition aux médias. On devrait trouver que plus une personne entend une langue ou échange dans cette langue, meilleure est son estimation de sa compétence comme locuteur et plus forte est la variance expliquée de cette estimation de la compétence. Mais si cette corrélation était plus forte chez le minoritaire que chez le majoritaire, cela indiquerait aux institutions francophones, à la famille, à l'école, à quel point il est important pour le minoritaire de générer des espaces et des moments pour stimuler l'activité francophone⁵.

Méthode

Pour vérifier ces hypothèses, nous avons utilisé les données de la première année (2005) de l'enquête *Les jeunes et le nord : un parcours à découvrir*⁶. Ces données ont été recueillies auprès des élèves de 9^e et de 12^e année dans les écoles du Nord-Est de l'Ontario, région qui s'étend de Hearst au Témiskaming et de Timmins à la baie de James.

⁵ Cette recherche a été rendue possible grâce au financement assuré par la Commission de formation du Nord-Est (CFNE).

⁶ Simon Laflamme et Pierre Bouchard, *Les jeunes et le nord. Un parcours à découvrir*, Hearst, Commission de formation du Nord-Est, 2005, http://www.fnetb.com/index.php?page_id=145 (consulté le 30 juin 2012).

L'échantillon ici analysé comprend 370 jeunes dont la langue maternelle est le français, 710 dont cette langue est l'anglais et 599 qui disent avoir et l'anglais et le français comme langues maternelles. Ces jeunes ont répondu à un questionnaire. Dans ce questionnaire, ils ont été invités à estimer leur compétence linguistique, tous, et en français et en anglais pour quatre aspects : comprendre, lire, parler et écrire. Pour cette auto-estimation, les jeunes disposaient d'une échelle dont les valeurs s'étendaient entre « 1 », « mauvaise », et « 6 », « excellente ». Ils ont aussi été appelés à décrire leur environnement linguistique. Le questionnaire comportait dix énoncés relatifs à chacune des langues comme « mes parents se parlent entre eux en français », « avec ma mère, je parle en français », « avec mes amis, je parle en français », « je lis des ouvrages littéraires en français » ou « j'écoute la radio en français ». Pour chacune des variables de la compétence linguistique, nous avons calculé les moyennes et les écarts types des divers composants de l'échantillon. Nous avons ensuite effectué des analyses de régression multiple en vertu de chacune des compétences et pour chacun des composants de l'échantillon afin de sélectionner les variables de communication et d'exposition aux médias qui sont déterminantes et de calculer la variance qui est alors expliquée.

Description des données

Comparaisons de moyennes

L'examen du tableau 1 révèle que francophones et anglophones ont tendance à estimer de façon favorable leurs compétences dans leur langue maternelle; les moyennes ($\bar{\chi}$) sont presque toujours au-dessus de la valeur de 5. Mais cet examen montre aussi que cette vision positive

est plus marquée dans l'ensemble anglophone : pour toutes les formes de compétence, les moyennes sont là plus élevées⁷. Dans le cas de l'écriture – l'aspect pour lequel les jeunes sont les plus critiques –, la différence entre francophones et anglophones est même de 0,60 et la moyenne pour les premiers n'atteint pas alors le seuil de 5. On notera, par ailleurs, que les écarts types (s) sont plus élevés dans l'échantillon de langue maternelle française, ce qui indique qu'il y a là plus de variations dans les appréciations.

Tableau 1

Moyenne ($\bar{\chi}$) et écart type (s) pour les aptitudes dans la langue maternelle selon que cette langue est le français ou l'anglais (1 = mauvaise et 6 = excellente)			
Type d'aptitude		Langue maternelle	
		français	anglais
Aptitude à comprendre la langue maternelle	$\bar{\chi}$ s	5,56 0,96	5,78 0,66
Aptitude à lire la langue maternelle	$\bar{\chi}$ s	5,44 1,06	5,68 0,79
Aptitude à parler la langue maternelle	$\bar{\chi}$ s	5,42 1,12	5,76 0,70
Aptitude à écrire la langue maternelle	$\bar{\chi}$ s	4,90 1,41	5,50 1,04

Si l'on se penche sur les aptitudes dans la langue seconde, il n'y a pas de surprise lorsqu'on compare les deux échantillons. Le tableau 2 indique que les jeunes d'expression française tendent à estimer leurs compétences de façon nettement supérieure que ne le font les anglo-

⁷ Pour la compréhension, $t_{(529,18)} = -4,02$; $p < 0,001$; pour la lecture, $t_{(573,14)} = -3,91$; $p < 0,001$; pour l'oral, $t_{(499,32)} = -5,37$; $p < 0,001$; pour l'écriture, $t_{(538,93)} = -6,91$; $p < 0,001$.

phones⁸. Ceux-ci, en effet, présentent des moyennes qui n'atteignent jamais la valeur de 3; dans le cas de l'aptitude à écrire, cette moyenne se situe juste au-dessus de 2. Les moyennes des jeunes francophones se situent toutes aux environs de 5; elles témoignent ainsi du fait qu'ils se reconnaissent une compétence réelle dans la langue de la majorité. Cette fois-ci, les écarts types sont plus élevés pour l'échantillon d'expression anglaise; c'est au sein de cet ensemble que les différences entre les individus sont les plus grandes.

Tableau 2

Moyenne ($\bar{\chi}$) et écart type (s) pour les aptitudes dans la langue seconde selon que cette langue est le français ou l'anglais (1 = mauvaise et 6 = excellente)			
Type d'aptitude		Langue maternelle	
		français	anglais
Aptitude à comprendre la langue seconde	$\bar{\chi}$	5,25	2,89
	s	0,99	1,59
Aptitude à lire la langue seconde	$\bar{\chi}$	5,13	2,65
	s	1,12	1,60
Aptitude à parler la langue seconde	$\bar{\chi}$	4,86	2,44
	s	1,22	1,52
Aptitude à écrire la langue seconde	$\bar{\chi}$	4,90	2,24
	s	1,27	1,50

Chez les élèves dont les langues maternelles sont l'anglais et le français les estimations sont plutôt fortes dans les deux langues : elles sont toutes supérieures à 4,44. Mais ces appréciations se veulent toutes plus favorables à

⁸ Pour la compréhension, $t_{(951,87)} = 27,79$; $p < 0,001$; pour la lecture, $t_{(929,54)} = 28,02$; $p < 0,001$; pour l'oral, $t_{(867,85)} = 26,65$; $p < 0,001$; pour l'écriture, $t_{(829,97)} = 28,61$; $p < 0,001$.

l'anglais qu'au français⁹. Si elles se réfèrent à l'anglais, elles vont de 5,48 à 5,71, alors que si elles se rapportent au français, elles jouent entre 4,45 et 5,17. Les écarts types sont plus élevés lorsqu'il s'agit du français. C'est ce qu'illustre le tableau 3. Si l'on compare les moyennes qui concernent cet échantillon à celles qui caractérisent les jeunes qui ne déclarent qu'une seule langue maternelle, on observe qu'elles se situent entre celles des francophones et celles des anglophones, mais qu'elles sont plus proches de celles de ces derniers.

⁹ Pour la différence entre l'anglais et le français, en ce qui a trait à la compréhension, $t_{(548)} = 10,41$; $p < 0,001$; à la lecture, $t_{(549)} = 11,60$; $p < 0,001$; à l'oral, $t_{(546)} = 12,25$; $p < 0,001$; à l'écriture, $t_{(522)} = 15,39$; $p < 0,001$.

Tableau 3

Moyenne ($\bar{\chi}$) et écart type (s) pour les aptitudes linguistiques chez les individus dont les langues maternelles sont l'anglais et le français (1 = mauvaise et 6 = excellente)		
Type d'aptitude		
Aptitude à comprendre le français	$\bar{\chi}$ s	5,17 1,13
Aptitude à lire le français	$\bar{\chi}$ s	4,95 1,30
Aptitude à parler le français	$\bar{\chi}$ s	4,93 1,26
Aptitude à écrire le français	$\bar{\chi}$ s	4,45 1,50
Aptitude à comprendre l'anglais	$\bar{\chi}$ s	5,71 0,67
Aptitude à lire l'anglais	$\bar{\chi}$ s	5,61 0,81
Aptitude à parler l'anglais	$\bar{\chi}$ s	5,67 0,69
Aptitude à écrire l'anglais	$\bar{\chi}$ s	5,48 0,83

Analyses de régression

On peut se demander dans quelle mesure l'environnement linguistique est déterminant des auto-estimations des compétences en langue. Pour ce faire, il suffit de proposer des indicateurs de cet environnement à une analyse de régression et de commander à cette analyse de repérer ceux qui, parmi eux, ont une incidence sur les diverses compétences. Nous avons choisi de procéder ainsi pour les trois échantillons et pour tous les types de compétence.

Le rapport des francophones à leur langue maternelle s'explique par le recours à leur langue dans l'usage des médias et par la langue de communication avec les proches, mais l'influence de ces facteurs est bien relative, comme le montre le tableau 4. Dans ce tableau, en effet, on constate que cette variance (R^2) va de 10 %, pour ce qui est de l'aptitude à écrire, à 38 %, pour ce qui a trait à l'aptitude à parler.

Tous les coefficients sont positifs. Ainsi, par exemple, plus les parents parlent français entre eux, plus l'étudiant écoute de la musique en français et plus cet étudiant parle français avec sa mère, alors meilleure est l'estimation de sa compréhension du français. Pareillement, plus l'élève lit des ouvrages littéraires en français et plus ses parents parlent français entre eux, alors plus il appréciera sa capacité d'écrire en français.

Une variable exogène se révèle chaque fois : la langue de communication des parents entre eux. Il est donc clair qu'il s'agit là de l'un des principaux facteurs qui rendent compte de la manière dont le jeune estime sa compétence dans sa langue maternelle; bien simplement, plus les parents communiquent en français, plus il est probable que le jeune minoritaire se trouve bon en français. La lecture d'ouvrages littéraires en français se manifeste trois fois; l'écoute de la musique enregistrée en français, deux fois. Par conséquent, si, en plus d'être exposé au français par le fait que ses parents le parlent, l'enfant s'expose à des contenus médiatiques en français, il augmente la probabilité d'estimer favorablement sa compétence dans sa langue.

Divers indicateurs de l'environnement linguistique sont exclus des trois analyses : « avec mes frères et sœurs, je parle en français », « avec mes ami-e-s, je parle en

français », « je regarde la télévision en français », « j'écoute la radio en français » et « je lis des journaux, des revues ou des magazines en français ». Ce n'est pas que l'incidence de ces variables est nulle, c'est qu'elle est moins forte que celle des autres.

Tableau 4

Régression multiple des variables relatives à la langue d'exposition aux médias et à la langue de communication avec les proches (1 = jamais et 6 = toujours) Pour les variables dépendantes de l'auto-estimation de la compétence linguistique (1 = mauvaise et 6 = excellente) Seulement les individus de langue maternelle française (n = 370) Coefficient standardisé (Ξ) et variance expliquée (R^2)			
Aptitudes à...	Variables relatives à la langue d'exposition aux médias et à la langue de communication avec les proches	Ξ	R^2
...comprendre le français	Mes parents parlent entre eux en français	0,30	0,31
	J'écoute de la musique enregistrée en français	0,19	
	Avec ma mère, je parle en français	0,22	
...lire le français	Mes parents parlent entre eux en français	0,41	0,25
	J'écoute de la musique enregistrée en français	0,13	
	Je lis des ouvrages littéraires en français	0,12	
...parler le français	Mes parents parlent entre eux en français	0,40	0,38
	Avec mon père, je parle en français	0,21	
	Je lis des ouvrages littéraires en français	0,14	
...écrire le français	Je lis des ouvrages littéraires en français	0,22	0,10
	Mes parents parlent entre eux en français	0,20	

Le rapport des anglophones à leur langue maternelle répond à une logique quelque peu différente. On le voit par-dessus tout en fonction de la variance expliquée par les variables que sélectionne l'analyse de régression, variance qui ne dépasse pas 9 %. C'est bien ce que montre le tableau 5. Ainsi, la langue de communication avec les proches et la langue d'exposition aux médias sont moins déterminantes de la manière dont le majoritaire évalue sa compétence linguistique qu'elles ne le sont de la façon dont le minoritaire juge ses aptitudes dans sa langue maternelle.

La langue de communication des parents entre eux ne se manifeste que deux fois, mais la langue dans laquelle on échange avec les frères et sœurs apparaît trois fois. Même si le fait de parler anglais avec des membres de la famille a peu d'effet sur la façon d'apprécier sa compétence en anglais, pour le majoritaire, cet effet ne peut être exclu; mais il n'appartient pas à une logique dont la récurrence soit nette. Aucune variable ne se manifeste pour tous les types de compétence; seulement trois variables ne figurent dans aucune équation (« avec ma mère, je parle en anglais », « je regarde la télévision en anglais », « je lis des journaux, des revues ou des magazines en anglais »). Presque tous les coefficients sont positifs, ce qui veut dire que plus le majoritaire fait de choses en anglais, plus il tend à valoriser sa compétence dans sa langue, si faible soit cette corrélation. Deux coefficients sont pourtant négatifs et ils se rapportent à l'aptitude à comprendre l'anglais : « avec mes amis, je parle en anglais » et « j'écoute la radio en anglais »; de façon étonnante, moins on le fait, meilleure trouve-t-on sa compétence en compréhension. Mais puisque ces relations inversées sont marginales et que la variance expliquée est faible, elles ne

méritent pas qu'on leur accorde une attention privilégiée; le principe reste le même : plus le majoritaire fait de choses dans sa langue, plus il estime favorablement ses compétences linguistiques, mais ces corrélations sont très faibles.

Tableau 5

Régression multiple des variables relatives à la langue d'exposition aux médias et à la langue de communication avec les proches (1 = jamais et 6 = toujours) Pour les variables dépendantes de l'auto-estimation de la compétence linguistique (1 = mauvaise et 6 = excellente) Seulement les individus de langue maternelle anglaise (n = 710) Coefficient standardisé (\exists) et variance expliquée (R^2)			
Aptitudes à...	Variables relatives à la langue d'exposition aux médias et à la langue de communication avec les proches	\exists	R^2
...comprendre l'anglais	Avec mes frères et sœurs, je parle en anglais	0,18	0,09
	Je lis des ouvrages littéraires en anglais	0,18	
	Avec mes amis, je parle en anglais	-0,11	
	Mes parents se parlent entre eux en anglais	0,13	
	J'écoute la radio en anglais	-0,11	
...lire l'anglais	Avec mon père, je parle en anglais	0,17	0,07
	Je lis des ouvrages littéraires en anglais	0,17	
...parler l'anglais	Mes parents parlent entre eux en anglais	0,17	0,05
	Avec mes frères et sœurs, je parle en anglais	0,11	
...écrire l'anglais	Avec mes frères et sœurs, je parle en anglais	0,18	0,05
	J'écoute de la musique enregistrée en anglais	0,11	

L'effet de la langue de communication avec les personnes et du rapport aux médias sur l'estimation de la compétence en langue seconde est assez fluctuant pour ce qui est du jeune dont la langue maternelle est le français. Le tableau 6 indique que l'explication de la variance oscille entre 8 % et 24 %. Tous les coefficients, sauf un, sont négatifs. Ainsi, moins on communique avec les proches en français et moins on s'expose aux médias en français, alors meilleur on se trouve en anglais. Cette logique est intuitive, bien qu'il faille retenir que les variances expliquées sont faibles, ce qui démontre que l'estimation de la compétence linguistique repose sur d'autres facteurs.

Tableau 6

Régression multiple des variables relatives à la langue d'exposition aux médias et à la langue de communication avec les proches (1 = jamais et 6 = toujours) Pour les variables dépendantes de l'auto-estimation de la compétence linguistique (1 = mauvaise et 6 = excellente) Seulement les individus de langue maternelle française (n = 370) Coefficient standardisé (\exists) et variance expliquée (R^2)			
Aptitudes à...	Variables relatives à la langue d'exposition aux médias et à la langue de communication avec les proches	\exists	R^2
...comprendre l'anglais	Avec mes amis, je parle en français	-0,22	0,11
	Je regarde la télévision en français	-0,22	
	J'écoute de la musique enregistrée en français	-0,16	
...lire l'anglais	Avec mes amis, je parle en français	-0,29	0,08
...parler l'anglais	Avec mes amis, je parle en anglais	-0,22	0,24
	Je regarde la télévision en français	-0,28	
	J'écoute de la musique en français	0,18	
	Avec mes frères et sœurs, je parle en français	-0,15	
...écrire l'anglais	Je regarde la télévision en français	-0,28	0,08

Quand on associe la langue de communication et la langue d'exposition aux médias à la façon dont les anglophones jugent de leur compétence en français, on découvre un univers presque vide : les variances expliquées sont, pour ainsi dire, nulles, fixées qu'elles sont entre 0 % et 2 %. Trois des quelques quatre coefficients qui parviennent à poindre sont négatifs; on ose à peine

rapporter leur signification qui voudrait que moins on communique en anglais, plus on se trouve bon en français. C'est ce qui est déposé dans le tableau 7. À l'évidence, les déterminants de cette relation se trouvent ailleurs; c'est autre chose qui peut rendre compte du fait que le majoritaire estime favorablement ses aptitudes en français.

Tableau 7

Régression multiple des variables relatives à la langue d'exposition aux médias et à la langue de communication avec les proches (1 = jamais et 6 = toujours) Pour les variables dépendantes de l'auto-estimation de la compétence linguistique (1 = mauvaise et 6 = excellente) Seulement les individus de langue maternelle anglaise (n = 710) Coefficient standardisé (Ξ) et variance expliquée (R^2)			
Aptitudes à...	Variables relatives à la langue d'exposition aux médias et à la langue de communication avec les proches	Ξ	R^2
...comprendre le français			
...lire le français	Avec mes amis, je parle en anglais Avec mon père, je parle en anglais	-0,13 0,11	0,02
...parler le français	Avec mes amis, je parle en anglais	-0,13	0,02
...écrire le français	Avec mes amis, je parle en anglais	-,013	0,02

Les analyses qui se penchent sur le cas des bilingues de naissance sont particulières. L'estimation de la compétence en français peut être expliquée dans l'ordre de 14% à 26%. On le voit dans le tableau 8. Ce sont là des chiffres qui sont plus près de la situation des francophones

que de celle des anglophones. Les coefficients sont positifs, sauf deux. Donc, ils renvoient à la logique selon laquelle un plus grand usage du français correspond à une meilleure appréciation de la compétence dans cette langue. Chez ces individus qui déclarent deux langues maternelles, ce n'est pas la langue de communication des parents entre eux qui est la plus récurrente, c'est la langue de communication avec la mère. Cette variable, en effet, intervient dans les quatre équations; elle agit sur la perception des quatre types de compétence. La lecture des ouvrages littéraires en français joue un rôle, elle aussi, dans les quatre équations. Ainsi, c'est en partie entre la langue qu'il parle avec sa mère et la littérature française que le jeune dont l'origine linguistique est double en vient à apprécier ses aptitudes dans la langue de la minorité. D'autres facteurs figurent dans les équations : la langue de communication avec les frères et sœurs, la langue de communication des parents entre eux, la langue de communication avec le père et la langue de communication avec les amis.

Tableau 8

Régression multiple des variables relatives à la langue d'exposition aux médias et à la langue de communication avec les proches (1 = jamais et 6 = toujours) Pour les variables dépendantes de l'auto-estimation de la compétence linguistique (1 = mauvaise et 6 = excellente) Seulement les individus dont les langues maternelles sont le français et l'anglais (n = 599) Coefficient standardisé (\exists) et variance expliquée (R^2)			
Aptitudes à...	Variables relatives à la langue d'exposition aux médias et à la langue de communication avec les proches	\exists	R^2
...comprendre le français	Avec ma mère, je parle en français	0,19	0,16
	Je lis des ouvrages littéraires	0,20	
	Avec mes frères et mes sœurs, je parle en français	0,13	
...lire le français	Je lis des ouvrages littéraires	0,24	0,19
	Avec ma mère, je parle en français	0,33	
	Mes parents se parlent entre eux en français	-0,24	
	Avec mon père, je parle en français	0,19	
...parler le français	Avec ma mère, je parle en français	0,34	0,26
	Je lis des ouvrages littéraires (roman....)	0,14	
	Avec mes amis, je parle en français	0,14	
	Avec mon père, je parle en français	0,20	
	Mes parents se parlent entre eux en français	-0,15	
...écrire le français	Je lis des ouvrages littéraires (roman...)	0,26	0,14
	Avec ma mère, je parle en français	0,22	

L'estimation par le bilingue de naissance de sa compétence en anglais varie beaucoup plus en fonction de la langue de communication que ne le fait celle de l'anglophone. Chez celui-ci, les variances expliquées se situaient entre 5 % et 9 % ; chez celui-là, les variances vont de 12 % à 27 %. C'est ce qui est inscrit dans le tableau 9. Donc, la langue de communication avec les proches de même que la langue du rapport aux médias sont plus déterminantes chez le jeune qui se dit d'origine bilingue que chez celui qui se déclare strictement anglophone. Sa situation s'apparente donc à celle du francophone quand il évalue sa compétence en anglais où l'explication de la variance joue entre 8 % et 24 %. Toutes les variables exogènes qui se dégagent ont trait à l'anglais et presque tous les coefficients sont positifs. Par conséquent, plus le jeune qui dit avoir deux langues maternelles parle en anglais avec ses proches et plus il utilise l'anglais quand il s'expose aux médias, alors meilleure est l'estimation de ses compétences. Un seul facteur intervient dans les quatre équations : la lecture d'ouvrages littéraires. Il y en a deux qui agissent trois fois : la langue d'exposition à la radio et la langue de communication avec les amis. Trois variables paraissent deux fois : la langue de communication avec le père, celle qui est employée avec la mère, puis celle à laquelle on recourt quand on lit des journaux. La langue que se parlent entre eux les parents n'est sélectionnée qu'une seule fois. Le nombre de variables par équation est toujours au moins de trois; par deux fois il est de cinq. Dans les autres analyses, les équations étaient normalement moins complexes. Cela montre que le rapport à l'anglais du bilingue de naissance est moins structurellement déterminé, qu'il relève davantage du cumul des situations.

Tableau 9

Régression multiple des variables relatives à la langue d'exposition aux médias et à la langue de communication avec les proches (1 = jamais et 6 = toujours) Pour les variables dépendantes de l'auto-estimation de la compétence linguistique (1 = mauvaise et 6 = excellente) Seulement les individus dont les langues maternelles sont le français et l'anglais (n = 599) Coefficient standardisé (Ξ) et variance expliquée (R^2)			
Aptitudes à...	Variabiles relatives à la langue d'exposition aux médias et à la langue de communication avec les proches	Ξ	R^2
...comprendre l'anglais	Avec mon père, je parle en anglais	0,19	0,15
	Je lis des journaux et des revues ou des magazines en anglais	0,18	
	Avec ma mère, je parle en anglais	0,14	
	J'écoute la radio en anglais	-0,13	
	Je lis des ouvrages littéraires en anglais	0,11	
...lire l'anglais	Avec ma mère, je parle en anglais	0,21	0,15
	Je lis des ouvrages littéraires en anglais	0,16	
	Je lis des journaux et des revues ou des magazines en anglais	0,14	
	J'écoute la radio en anglais	-0,16	
	Avec mes amis, je parle en anglais	0,11	
...parler l'anglais	Mes parents se parlent entre eux en anglais	0,28	0,27
	Avec mes amis, je parle en anglais	0,24	
	Je lis des ouvrages littéraires en anglais	0,19	
...écrire l'anglais	Avec mon père, je parle en anglais	0,16	0,12
	Je lis des ouvrages littéraires en anglais	0,21	
	Avec mes amis, je parle en anglais	0,13	
	J'écoute la radio en anglais	-0,10	

Interprétation et conclusion

Nous posions au début que le minoritaire aurait tendance à estimer de façon moindre que ne le fait le majoritaire sa compétence dans sa langue maternelle, ou, inversement, que les estimations des aptitudes du majoritaire dans sa langue seraient supérieures à celles du minoritaire dans la sienne. Les données montrent, en effet, que l'estimation que font les francophones de leurs compétences dans leur langue maternelle est quelque peu inférieure à celle des anglophones en anglais. L'autoévaluation qui est faite par les jeunes qui déclarent deux langues maternelles est moindre en anglais que celle des anglophones et moindre en français que celle des francophones. De plus, le minoritaire tend à s'appropriier la langue majoritaire de manière telle qu'il en viendrait à estimer sa compétence dans la langue majoritaire de manière plutôt positive. Tel n'est pas le cas pour le majoritaire : les données montrent que les francophones estiment de façon supérieure leur compétence dans leur langue seconde que ne le font les anglophones.

Nous posions également que l'environnement linguistique, mesuré ici par la langue de communication avec les proches et la langue d'exposition aux médias, jouerait un rôle non négligeable. Les données témoignent bien de cette tendance. Plus les minoritaires font de choses dans leur langue, plus ils auront tendance à estimer favorablement leurs compétences dans cette langue. Mais les analyses montrent que cela n'est pas pareillement vrai pour les anglophones. Les jeunes de langue maternelle anglaise jugent un peu plus favorablement leur aptitude dans leur langue que ne le font les francophones, mais cette estimation ne semble pas dépendre réellement du même environnement puisque, pour toutes les formes de

compétence, la plus forte variance n'est que de 9 %. Dans le cas des francophones, la situation est différente. L'échange en français avec le milieu et l'exposition aux médias semblent jouer un certain rôle; la variance monte même jusqu'à 38 % pour l'aptitude à parler le français. Tout se passe comme si le fait de recourir à sa langue, pour le minoritaire, accroissait en cela seul le jugement qu'il porte sur ses aptitudes à communiquer dans sa langue alors que cela n'avait que peu d'incidence sur l'auto-estimation du majoritaire de sa compétence linguistique. Comme si la compétence linguistique du majoritaire n'était pas d'autant plus évident à ses propres yeux qu'il communique effectivement dans sa langue! Comme si les causes de la variation de l'estimation de la compétence étaient, pour le majoritaire, ailleurs que dans le fait de recourir à la langue! Cet ailleurs est manifeste dans toutes les situations puisque, en fonction de tous les facteurs explicatifs, pour toutes les formes d'aptitudes et relativement à tous les groupes linguistiques, les variances ne dépassent jamais 38 %. Il y a donc plusieurs autres facteurs qui ont une influence sur la façon dont on apprécie sa compétence linguistique. Ce qui est étonnant, c'est à quel point cet ailleurs est éloigné de la langue de communication avec les proches et de la langue d'usage dans les médias pour ce qui est du majoritaire. On peut concevoir que de tels résultats soient de nature à intéresser les responsables du développement des communautés francophones minoritaires au Canada. Nos résultats montrent que le seul fait d'accentuer les occasions de parler français ou d'être exposé au français élève l'auto-estimation de la compétence, et par conséquent déploiera l'identité. Puisqu'il en est ainsi, les responsables du développement des communautés franco-minoritaires

ont un bon argument, empiriquement fondé, pour agir en ce sens.

L'incidence de l'environnement linguistique est manifeste. On peut dire que plus une personne entend une langue ou échange dans cette langue, meilleure est l'estimation de sa compétence comme locuteur et plus forte est la variance expliquée de cette estimation de la compétence. Mais ce qui surprend, c'est l'écart de cette variance quand on compare le minoritaire au majoritaire.

La faiblesse explicative des indicateurs de l'environnement peut avoir pour cause le fait que la recherche n'ait pas tenu compte de variables autres que celles qui renvoient à l'environnement linguistique immédiat. Mais l'ajout d'autres facteurs n'empêcherait pas de constater que la langue de communication au sein de la famille est relativement déterminante chez le minoritaire, alors qu'elle ne l'est presque pas chez le majoritaire. Pour le minoritaire, il est essentiel mais non suffisant de communiquer avec ses proches dans sa langue et d'employer sa langue dans l'usage des médias pour qu'il en vienne à juger favorablement sa compétence linguistique; pour le majoritaire, cet emploi de la langue en soi est presque sans conséquence. Comme si le milieu linguistique était si fondamentalement en correspondance avec le majoritaire qu'il ne permettait pas de discriminer la façon dont on perçoit sa compétence linguistique ! Alors que, pour le francophone, le fait de ne pas parler sa langue avec ses proches et de ne pas l'employer dans les médias dissolvait la compétence dans un environnement plus grand, dans un univers autre.

Il semble donc que cette différence dans la représentation concernant l'effet de l'environnement renvoie elle-même à la dynamique majoritaire-minoritaire. Même si

la proximité, les interactions quotidiennes, les contacts interdisent de les traiter comme des univers séparés, tout se passe comme si on était en présence de deux univers qui renvoient à deux conditions occupées au sein d'un tout. La place occupée dicte en partie au jeune l'évaluation de ses compétences.

Au terme de cette analyse, on peut s'interroger sur ce qui, dans l'absolu, en dehors d'un questionnement sur les rapports entre majoritaire et minoritaire, est susceptible de faire qu'un étudiant estime favorablement sa compétence linguistique. Il faut avoir en tête que l'auto-estimation de cette compétence dans la langue maternelle est relativement forte et que, donc, la part de variation à expliquer est restreinte. Néanmoins, on peut imaginer que le jeune inclinera d'autant plus à se valoriser au plan linguistique qu'il sera favorablement apprécié par des personnes qui sont amenées à évaluer sa langue. Inversement, le jeune auquel on répétera qu'il a des difficultés devrait tendre à se dévaloriser. Il serait donc intéressant de vérifier, dans une autre étude, quel type de jugement le jeune tend à recevoir des adultes : les parents, les amis des parents, les enseignants. On peut aussi songer que le statut socio-économique de la famille d'origine ait un effet. On peut encore penser que cette auto-estimation de la compétence linguistique n'est pas indépendante de considérations psychologiques.